

**L'Émancipation** : "La rédemption prenait parfois des chemins tortueux" (page 363). Votre roman est un formidable catalogue des tourments de l'âme humaine, floutant la frontière dichotomique du bien et du mal. Les personnages errent dans un marais idéologique en tentant de garder les pieds secs pour certains, en pataugeant avec plaisir chaussés de bottes pour d'autres, quand la plupart sont nus pieds. Où les avez-vous trouvés ?

**G. B.** : Les personnages sont pris dans ce tourbillon, pris dans les codes et les idéologies que la société leur impose. Les femmes, par exemple, sont liées à la maternité, puisque, n'ayant pas le droit de vote, pas de représentation politique, pas d'existence sociale, être mère est le seul rôle valorisant qu'on leur concède. Dans le roman, deux femmes subissent cette obligation sociale : la femme du commissaire souffre de ne pas avoir d'enfant mais elle se retrouve enceinte et s'épanouit dans cette grossesse tardive. La femme du pharmacien, quant à elle, a déjà beaucoup d'enfants et souffre d'un épuisement total. Les destins de ces deux femmes vont se percuter. La question de la rédemption apparaît dans le personnage de l'ancien combattant, Marian Berkowitz.

En 1870, une fois l'armée française en déroute, il se comporte en franc-tireur et commet des atrocités qui viennent le hanter encore trente ans après. Et il ne peut pas s'en sortir car on le considère comme un héros, ce qu'il n'est pas. Il souffre, mais comme la société nie cette souffrance, la résilience lui est impossible.

De manière générale, je voulais construire des personnages non manichéens, mais qui évoluent plutôt dans différentes teintes de gris. Un personnage plutôt positif peut se comporter de manière déplaisante tandis qu'un salaud peut faire un petit geste de bonté désintéressé. Avoir des failles, des comportements surprenants insufflent de l'humanité aux personnages.

**L'Émancipation** : "Dreyfus [...] a déjà été condamné pour sa trahison grâce à des preuves irréfutables mais voilà que la youtrerie internationale sort un lapin de son chapeau, l'officier Esterhazy, et le désigne à la vindicte" (page 55). L'antisémitisme est au cœur de votre roman et apparaît comme une opinion. C'est aujourd'hui un délit. Est-ce cette normalité anormale qui vous a intéressé ?

**G. B.** : Le roman se passe en janvier 1898. C'est un moment important de l'affaire Dreyfus, quand Zola publie sa lettre *J'accuse*, dans *L'Aurore*, le journal de Georges Clemenceau. Zola remet en cause le jugement du tribunal militaire, ce qui crée un scandale en France où l'armée – mère de la nation – est considérée intouchable. Dans le roman, cette lettre crée des émeutes en ville, des anti-dreyfusards s'en prenant aux Juifs et Juives et allant jusqu'au pogrom. Cela me permettait de mettre en exergue l'antisémitisme complètement débridé de cette époque, qui, effectivement, n'était pas un délit.

L'antisémitisme français du XIX<sup>e</sup> siècle se développe à partir d'un livre, *La France juive*, écrit par le polémiste Édouard Drumont. Il raconte, entre autres joyusetés, que les Juifs sont là pour voler l'argent des Français, détruire la religion chrétienne et sont facilement reconnaissables grâce à leur nez crochu. C'est un véritable succès d'édition. L'antisémitisme touche toutes les couches de la société.

Sur certaines affiches électorales, on peut voir des candidats revendiquer leur antisémitisme. À un moment donné, des parlementaires antisémites se sont même posés la question de constituer un groupe politique autonome. Il y aurait eu les socialistes, les radicaux, les républicains, les monarchistes et les antisémites. Mais cela n'a pas abouti.

Reste que, au même titre que l'anti-parlementarisme, l'antisémitisme est un des fondements de l'extrême droite française.

**L'Émancipation** : "Gabriel Silent [...] avait un talent pour flatter les émotions viles au plus profond des individus tout en les faisant passer pour du simple bon sens" (page 47). La politique de ces années-là, ses candidats, ses thèmes, ses certitudes, ses méthodes était-elle aussi éloignée que l'on croit de

celle d'aujourd'hui ?

**G. B.** : J'ai lu récemment un petit livre de l'historien Gérard Noiriel qui s'intitule *Le venin dans la plume*, sous-titré *Édouard Drumont, Éric Zemmour, et la part sombre de la République*. Il place Zemmour, qui tient des propos racistes, sexistes ou homophobes, dans une perspective historique en établissant un parallèle entre ces deux polémistes. Ils prospèrent à leur époque respective, lors de crises sociales et économiques, en assénant un discours antiparlementaire qui trouve un écho dans la société. D'ailleurs, Zemmour considère Drumont ou Barrès comme des maîtres à penser.

De manière générale, l'étude de la politique de cette époque offre des résonances avec l'actualité. Peut-être aussi que notre époque utilise ces références. Beaucoup d'hommes d'État se réfèrent à Clemenceau, par exemple, croyant ainsi s'attribuer une espèce de "brevet" d'ardent républicain. Un exemple : Clemenceau, en tant que ministre de l'Intérieur, avait dit, au cours d'une grève de mineurs : "Nous ne sommes pas du même côté de la barricade". C'était charmant d'entendre le préfet de police Lallement dire en s'adressant à une gilet jaune : "Nous ne sommes pas dans le même camp". La phrase est honteuse en soi, mais avec la référence à Clemenceau, elle en devient pire. C'est la République contre le peuple.

**L'Émancipation** : "J'élève ma fille comme je veux. La République ne va pas s'immiscer dans mes affaires !" (page 125). L'enfance et toute la violence qu'elle subit a été un des combats de la III<sup>e</sup> République. 1874 : loi réprimant la mendicité des enfants, 1881-1882 : loi sur la scolarité